L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI MATIN, 15 MARS.

FEUILLETON.

LE PETIT-FILS
DE LA
MARQUISE.

NOUVELLE.

Par Victor Perceval.

II.

(Suite.)

Le comte avait, à Paris, une mère; il y avait même un fils unique de douze à treize ans, lequel s'étonnait, à bon droit, de le voir prolonger indéfiniment en Afrique, un séjour qui ne devait être d'abord que de quelques mois. On lui adressait lettres sur lettres, instances sur instances, et M. de Mortain promettait toujours; il avait épuisé tous les prétextes possibles et impossibles, lorsque, en dernier lieu, quelques lignes de sa mère étaient venues profondément remuer son cœur.

« Je ne te parle pas de moi, qui me fais bien vieille — écrivait la douairière de Mortain; je ne te dirai pas que ta présence embellirait certainement mes dernières années, qu'elle les prolongerait peut-être. Qu'importe cela? Ne sais-je pas bien que les affections descendent et ne remontent pas? Mais c'est au nom de ton fils Albert que je te supplie de revenir.... Le respect et l'amour des enfants ne s'improvisent pas; ces sentiments grandissent peu à peu. Chaque jour, chaque baiser, chaque étreinte, chaque bénédiction du matin et du soir, chaque soulagement offert à leurs chagrins ou à leurs bobos, déposent dans ces petits cœurs un atôme de tendresse, un grain de reconnaissance, et c'est de tout cela que se forme, à la longue, l'étroite union des familles... Ne crains-tu pas que ton fils d'oublie, qu'il te prenne un jour pour un étranger, et qu'il te demande qui tu es?"

En France, pourvu qu'il soit bien élevé, le plus simple cœur est l'égal de tout le monde: aussi les deux amis, les deux jeunes pères, le lieutenant et le comte, vivaient-ils sur le pied de la plus intime fraternité; ils s'étaient vus et appréciés, non dans la vie banale des salons et des cercles, mais dans les grands déserts, en face du danger et de la mort: aussi n'avaient-ils plus de secrets l'un pour l'autre.

—Ta mère a raison, dit le lieutenant Berthier après avoir lu la lettre de Mme de Mortain; il faut que tu partes.

—Et toi?

—Moi, il faut que je reste; le destin nous a créé des devoirs différents.

—Oui, ma mère a mille fois raison, reprit le comte; mais que veux-tu? J'ai peur....

—Peur! et de quoi?

—De tout! Ici, grâce à cette vie active et presque sauvage que nous avons menée, je suis parvenu, non pas à vaincre, mais à tromper mes regrets... Il m'arrive parfois d'oublier.... La-bas, à Paris, mes relations, les devoirs du monde, cet hôtel où nous avons passé de si heureux jours, cet enfant lui-même.... tout me rappellera sans cesse celle que j'ai perdue....

—L'image du fils remplacera tout doucement, dans ton cœur, celle de la mère, ou plutôt elles confondront....

—Si encore tu m'accompagnais! Je vais être bien seul! ma mère, oui, je sais.... Mais on ne peut pas tout leur dire, à ces femmes chères mes dévouées: elles ne comprendraient pas.... tandis que toi.... Pourquoi ne donnerais-tu pas ta démission?

—Parce que je suis jeune encore; parce que j'ai une carrière à poursuivre; parce que j'aurai plus tard une fille à pourvoir....

—Eh bien! mais....

—Mais, s'interrompant:

—J'allais dire une bêtise, ajouta le comte: et pourtant, si tu voulais.... mais tu n'aurais pas le cœur assez grand pour cela.

—Assez grand pour quoi! demanda le lieutenant.

—Tu m'épriser un préjugé stupide, reprit M. de Mortain: pour comprendre que, un ami étant un parent de choix, il est aussi simple de partager avec lui ce que le hasard lui a donné, que c'était un tiers selon la nature et selon la loi....

—Et, reprit en souriant le lieutenant Berthier, j'ai le cœur trop petit.... Que veux-tu? ce n'est pas de ma faute.... Il y a des infirmités de naissance dont on ne guérit jamais.

Le comte hésitait encore; mais l'officier eut du courage pour deux; il prit sur lui d'ordonner au valet de chambre de M. de Mortain les préparatifs du départ.

Toutefois, le gentilhomme voulut faire ses adieux à l'Afrique par une chasse qui devait à la fois époque dans son souvenir et dans les annales du pays.

—D'abord, dit-il, je ne connais pas Jules Gérard, et je ne m'en irai pas sans avoir serré cette main qui me tremble pas. Ensuite, je veux emporter une peau de lion.

—Rien de plus facile que d'en acheter, même plusieurs.

—Une peau de lion bien à moi, reprit le comte, conquise par ma vaillance, comme le rameau de Robert-le-Diable, et dont, au retour de l'Inconnue, je pourrai me parer la gueule impitoyable, du haut de mes oreillers. Vous me rappelant que je l'ai vue ouverte, crispée, furieuse et prête à me dévorer.

Le lieutenant voulut détourner son ami de cette entreprise périlleuse, mais ce fut en vain. Le comte était bien décidé à ne retourner en France qu'avec la dépouille susdite.

D'ailleurs, l'*Akhbar* venait précisément de signaler la présence du fameux tueur de lions dans un *douar* à quelques lieues d'Oran.

Une occasion était trop belle pour ne pas la saisir; car, du moment où Gérard était quelque part, c'est que quelque terrible lot des forêts se tenait dans les environs.

Bien qu'il désapprouvât l'excursion, Berthier ne pouvait pas permettre à M. de Mortain de la tenter sans lui.

Ils avaient tous deux les meilleures armes de précision sorties des ateliers de Devisme: ils avaient aussi le courage, cette arme suprême que rien n'émousse et toujours tombe.

Quand ils arrivèrent au *douar* indiqué par le journal de l'Algérie, Gérard en était parti depuis la veille, mais il devait y revenir bientôt.

En attendant, les deux Français acceptèrent l'hospitalité du cheik; peut-être serait-il plus exact de dire qu'ils la lui offrirent, car M. de Mortain ne marchait jamais sans une escorte fournie de tout ce qui pouvait le plus agréablement meubler une tente et conjurer la disette.

Ces messieurs prirent patience pendant quelques jours. Les nuits étaient splendides: à l'air embrasé du jour succédaient d'enivrantes fraîcheurs. La lune en son plein, non pas celle que nous connaissons, mais celle d'Afrique, un demi-soleil, sans la chaleur—inondait l'horizon de ses molles clartés..... C'était d'abord un silence profond, presque religieux: la nature semblait morte.... les hommes s'endormaient et les animaux ne s'éveillaient pas encore; puis, un à un, de la plaine et de la montagne, de ravine et des gorges profondes, surgissait le cri guttural des bêtes fauves, de l'hyène, du chacal, du chat sauvage qui cherchaient une proie.... Ah! que ne s'y mêlait-il le rugissement d'un lion!

Cependant, un matin, on signala la disparition d'un bœuf.

Le comte se frotta les mains.

—C'est bon signe, dit-il.

Et comme les Arabes ne paraissaient pas être aussi charmés que lui, il offrit de réparer le dégât en le payant deux fois sa valeur.

Le jour suivant, un gardien de troupeaux vint signaler l'empreinte de larges griffes qui aboutissaient à un épais fourré de lentisques, de chênes-lièges et d'oliviers sauvages.

Ces traces partaient d'un ruisseau situé à environ deux cents pas du repaire; le lion descendait sans doute y boire toutes les nuits.

—Voilà mon affaire, dit M. de Mortain; j'irai le guetter ce soir, entre chien et loup.

L'avis du lieutenant, du cheik et des plus anciens du *douar* était qu'il fallait attendre Gérard.

—C'est cela, répondait le comte, pour qu'il me tue mon lion! Il faut, au contraire, profiter bien vite de ce qu'il n'est pas là.

Le sort en était jeté.

Vers onze heures du soir, armés jusqu'aux dents, le yataqan à la ceinture, M. de Mortain, le lieutenant Berthier et six arabes courageux, mais achetés à prix d'or, attendaient à quelque distance du fourré.

Dix minutes s'écoulèrent, puis des branches craquèrent, on entendit un bruissement de feuilles sèches, et une grande ombre s'allongea sur la lisière d'un étroit ravin qui longeait le bois.

Le lion restait immobile, il renifiait les émanations humaines et dardait de flamboyante regards sur ce groupe d'hommes qui lui promettait de sérieux régals.

—Tire donc, murmura l'officier à l'oreille du comte.

On comprend que, s'il ne tirait pas lui-même, c'est qu'il voulait réserver à son ami l'honneur de la première balle.

En ce moment, l'animal franchissait d'un bond le fossé qui le séparait des chasseurs. En ce moment aussi, M. de Mortain déchargeait, coup sur coup, le double canon de sa carabine.

Mortellement atteint au défaut de l'épaule, le lion rugit, laboura la terre de ses flancs ensanglantés par une troisième balle, et roula dans le ravin, où il continuait à se débattre en poussant de lugubres plaintes.

—Je veux l'achever! s'écria le comte triomphant.

Et, le yataqan à la main, se dérobant à l'étreinte du lieutenant qui cherchait à le retenir, il se penchait vers la bête moribonde, lorsque, par un suprême effort, celle-ci se redressa soudain, comme un cheval qui se cabre, puis, retombant lourdement, entraîna le comte dans sa chute.

A peine une seconde pour tout cela.

L'homme et le lion se roulèrent dans des convulsions terribles.... mais l'homme était doublé d'un ami, lequel déchargea dans l'œil sanglant de l'animal, les deux coups de son revolver.

Le lion, bien pris, mais ce qu'il rugissait de vaincu, gagna bientôt, et un coup—Merci, Berthier.

Ce fut tout ce que put dire le comte, en retombant, inanimé, dans les bras de ceux qui le soutenaient.

Peu de jours après, M. de Mortain succombait à d'atroces souffrances; mais il avait eu le temps d'écrire à sa mère tout ce qu'il devait aux soins, à la sollicitude, à l'abnégation du lieutenant Berthier.

Il avait aussi demandé à son ami un service d'outre-tombe — le dernier qu'il put lui rendre—celui de ramener en France sa dépouille mortelle.

Le lieutenant obtint un congé et s'acquitta de cette triste tâche.

Mme de Mortain le retint auprès d'elle pendant un grand mois. Elle ne pouvait se décider à le laisser partir. Elle voulait tout savoir et l'officier lui racontait tout; quand il avait fini, elle le priait de recommencer. C'était comme un reflet du défunt.

Quant au jeune Albert de Mortain, il achevait ses humanités au collége de Belley, et, gravement malade en ce moment, il n'avait pas même pu venir assister aux obsèques de son père.

Cependant, le congé du lieutenant était sur le point d'expirer, et il ne pouvait retourner en Afrique sans aller à Arcinas embrasser sa fille.

Eglantine avait alors cinq à six ans; M. Berthier songeait à la mettre en pensionnat.

Mme de Mortain avait une amie d'enfance, supérieure d'un couvent à Tarbes. Elle proposa au lieutenant d'y mettre sa fille, qu'elle recommanderait d'une façon toute particulière, dont elle surveillerait l'éducation, et à qui elle rendrait, autant que possible, en sollicitude et en tendresse, ce qu'elle devait au vaillant soldat trop désintéressé pour rien accepter lui-même.

Berthier accepta avec reconnaissance. Eglantine fut placée au couvent de Tarbes, où on ne l'appela bientôt plus que *la protégée de Mme la marquise*. Or, le titre obligeait, et il ne s'agissait de rien moins, pour les bonnes religieuses, que d'en faire une petite merveille. La musique, le dessin, la danse, les langues étrangères, il fallait qu'elle mordît à tout, et elle y mordait bravement, un peu trop peut-être, en égard au modeste avenir qui lui était réservé.

Chaque année, Mme de Mortain allait passer quelques semaines à Bagnères, et prendre à Tarbes, Eglantine, qu'elle gardait pendant toute la durée de son séjour auprès d'elle.

Naturellement, la vieille douairière parlait beaucoup de son petit-fils, lequel était alors dans une université d'Allemagne, où il complétait ses études.

Aux yeux de sa grand'mère, Albert était un phénix, cela va sans dire. Toutes les bonnes fées avaient assisté à sa naissance et l'avaient comblé de leurs dons.... Qui n'aurait aimé de confiance cette fine fleur aristocratique? Aussi, Eglantine ouvrait-elle toutes grandes ses petites oreilles; son cœur s'agitait d'un doux tumulte; elle commençait à broder le canevas de l'avenir des couleurs les plus chatoyantes.

Mme de Mortain semblait les confondre tous deux, — Eglantine et Albert, — dans une même tendresse: elle les appelait *mes enfants*, et l'éducation brillante qu'elle faisait donner à la fille d'un simple capitaine, — le lieutenant venait de monter en grade, — autorisait assez à croire qu'il s'agissait de préparer une future marquise.

M. Berthier, lui, ne scrutait pas ces détails; il savait sa fille aimée, choyée, bien élevée, et n'en demandait pas davantage. D'ailleurs, il ne pouvait guère obtenir qu'un congé par an et ne voyait Eglantine qu'à de rares intervalles.

Sa grande aspiration était de compléter ses trente années de service — en Afrique les années comptent double — d'atteindre le maximum de la retraite, et de venir habiter la jolie villa qu'il avait fait bâtir à Arcizac.

Eglantine sortirait alors du couvent, et ils seraient là tous deux, pensait-il, les plus heureuses gens du monde.

(*A continuer.*)

ORDRE D'ELECTION.
OFFICIEL.

ETAT DE LA LOUISIANE.

BUREAU DE L'EXÉCUTIF,
Nouvelle-Orléans, 13 février 1873.

ATTENDU, que le Sénat de la Louisiane, à la dix-neuvième jour de février 1873, parmi ses constitutionnel des deux tiers de ses membres, déclaré les sénateurs dont les noms suivent, expulsés du Sénat, à savoir: A. S. Barber, A. B. Harris, J. H. Ingraham, P. F. Herwig, M. H. Twitchell, Edward Butler; et

Attendu que les sièges des sénateurs dont les noms suivent, ont été déclarés vacants, à savoir: O. H. Brewster, T. S. Stamps, E. L. Webber et T. C. Anderson; et

Attendu qu'une information officielle de telles vacances n'est parvenue conformément à la loi:

Maintenant, c'est pourquoi, moi, JOHN McENERY, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, lance cet ordre d'Election aux Inspecteurs (Registrateurs) d'Enregistrements dans les Paroisses et Districts Sénatoriaux ci-après désignés, leur ordonnant et notifiant de tenir des élections pour élire des Sénateurs pour leurs Districts respectifs, conformément à l'Acte No 48, approuvé le 20 novembre 1872, comme suit:

Un Sénateur du Lixième District Sénatorial, composé des paroisses Calcasieu, Lafayette, Cameron et St-Landry, pour remplir le terme non expiré de T. C. Anderson.

Un Sénateur du Dix-Huitième District Sénatorial, composé des paroisses de Ouachita et Caldwell, pour remplir le terme non expiré de O. H. Brewster.

Un Sénateur du Cinquième District Sénatorial, composé de la paroisse de Plaquemines et de la rive Droite de la paroisse d'Orléans, pour remplir le terme non expiré de Edward Butler.

Un Sénateur du Quinzième District Sénatorial, composé des paroisses de Concordia et de Avoyelles, pour remplir le terme non expiré de A. B. Harris.

Un Sénateur du Douzième District Sénatorial, composé des paroisses d'Est-Feliciana, de Ouest-Feliciana et Pointe-Coupée, pour remplir le terme non expiré de E. L. Webber.

Un Sénateur du Vingt-Deuxième District Sénatorial, composé des paroisses de Natchitoches, Rivière Rouge, De Soto et Sabine, pour remplir le terme non expiré de M. H. Twitchell.

Deux Sénateurs du Premier District Sénatorial, composé des Premier, Deuxième et Troisième Wards de la paroisse d'Orléans, pour remplir les termes non expirés de A. E. Barber et P. F. Herwig.

Un Sénateur du Troisième District Sénatorial composé des Septième, Huitième et Neuvième Wards de la paroisse d'Orléans et la paroisse de St-Bernard, pour remplir le terme non expiré de J. H. Ingraham.

Un Sénateur du Sixième District Sénatorial, composé des Douzième, Treizième et Quatorzième Wards de la paroisse d'Orléans, et de paroisses de St-Charles, Jefferson et St-Jean-Baptiste, pour remplir le terme non expiré de T. S. Stamps.

Les dites élections auront lieu et notification en sera donnée dans l'espace de temps prescrit par la loi, et les retours en seront faits conformément à la Constitution et aux lois de l'Etat.

Donné sous ma signature et le sceau de l'Etat, ce dix-neuvième jour de février, dans l'année de Notre Seigneur mil-huit-cent soixante-treize, et le quatre-vingt dix-septième de l'Indépendance des Etats-Unis.

(Signé) JOHN McENERY,
Par le Gouverneur:
(Signé) S. ARMSTEAD,
Secrétaire d'Etat.

Pour copie conforme:
WALTER S. LONG,
Assistant-Secrétaire d'Etat.

20 fév

LOTERIES.

LOTERIE
DE
L'ETAT DE LA LOUISIANE
SUR LE
Plan de combinaisons—
Tirage tous les jours.

Gros lots : : $6000
$5000 $4500

Prix du billet—Une piastre seulement.

Partie de billet en proportion

Plan de police.

Tirage tous les jours.

24dé—

Fonderies Machines, &c.

FONDERIE SHAKESPEARE,
RUE GIROD,
Entre les rues Baronne et Dryades,
Nlle-Orléans.
JOS. A. SHAKESPEARE,
A. SMITH, S. SWOOP,
SHAKESPEARE, SMITH & CO.,
—Successeurs de—
GEDDES, SHAKESPEARE & CO.,
Fondeurs de fer et de cuivre, Fabricants de toute espèce de Machines à vapeur, Moulins à sucre, Machines à centrifuges, Moulins à coton, Presses hydrauliques, Moulins à coton, Grues et Ponts de chemins. 4janv73—1an

FONDERIE DE LEEDS.
(ESTABLISHED IN 1838.)
Au coin des rues Roland et Bouchet.
Nous annonçons à nos amis et au public que nous faisons des MACHINES A VAPEUR, des moulins à sucre, des Moulins à maïs, des Chaudières, des Machines à desécher, des Moulins à coton, des Presses à coton, des Vis de Bouvier, des Tourneuses, des Grilles; à quelques prix de convoyer d'habitations, de bateaux, etc. Prix de cette espèce de Machines pour la ville et la campagne. 10sep—1an

Fonderie et Fabrique de Meubles
D'ARMSTRONG,
Au coin des rues Bienville et Poydras,
(ci-devant rue de la Nouvelle-Levée.)
W. S. S. ARMSTRONG, Propriétaire.
—Respectfully—
MACHINES A VAPEUR, MOULINS A SUCRE, MACHINES A CHAUDIÈRES, MOULINS A MAÏS, etc.
Fabrique de parquets, meubles en acajou et en cèdre, etc. 24déc—1an

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND
BITTER.

CE BITTER est très remarquable par sa couleur claire et limpide et par son goût très agréable et aromatique. Sa saveur est légèrement amère et son action sur l'estomac est excitante et généreuse. Il est doué d'une énergie vitale qui manque aux empreintes salutaires sur l'estomac, le sang et le système nerveux. Il revivifie la lonicité de l'estomac, imprime plus de puissance au système nerveux et augmente la richesse du sang. Il combat efficacement un grand nombre de maladies, et les enfants, les dames et les enfanes peuvent en prendre sans avoir d'autre inconvénient à redouter que celui de bien se porter.

C'est un Apéritif.

et son action sur l'estomac est vive, efficace et mutesne. Il anime cet organe et imprègne et donc l'heureux fémotionnement est indispensable pour avoir une bonne santé. Il augmente l'appétit, fait cesser les douleurs qui accompagnent souvent le travail digestif, arrête par la tonicité qu'il révèle dans l'estomac la formation des gaz qui se forment souvent pendant les digestions. Il extrait les phlegmes et les enlève qui empêchent une bonne alimentation et donnent un goût d'amertume très désagréable dans la bouche. Quel que soit l'usage le fait étiquette, la bile s'écoule plus facilement, et ceux qui sont fatigués par une constipation opiniâtre voient cette affection disparaître.

Tous les Médecins

et toutes les personnes qui ont soin de leur santé en font le plus grand éloge et le proclament comme pareil pour guérir la dyspepsie, la gastralgie, les embarras d'estomac, les crampes nouvent et douloureuses et et tenaces. Il est surtout très avantageux pour les dames d'une santé délicate, qui, sans être malades à se mettre au lit, éprouvent souvent des défaillances et des faiblesses et ont un estomac bilé et qui digère mal. Les enfants débiles et les convalescents devront en prendre plusieurs fois par jour, et les parents seront étonnés de la rapidité avec laquelle, sous l'influence du NEWFOUNDLAND BITTER la force remplacera la faiblesse et les couleurs vives et les pâles couleurs.

Détruire les Maladies

enracinées de l'estomac, les arrêter à leur début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent au NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit sûrement par son action excitante et cel mante en même temps. Il imprime plus de force à la respiration, calme la toux, fait arracher plus facilement dans les rhumes qui datent de longtemps, et fait disparaître les points douloureux qui occupent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est le suc nourricier, la chair coulante qui, comme dans toute l'économie découlent les organes, comme les fleuves fécondent les verdoyantes campagnes, comme le Nil féconde l'Egypte. C'est lui qui répare les pertes subies par les maladies, les usures de la vie, et le travail. Avec un mauvais sang—faiblesse; avec un sang riche—force. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules et toutes les autres parties du sang ne forment au dépend des aliments. De même que le fermier qui veut ensemencer son champ cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les aliments sa richesse et sa force. Mais pour que les aliments assurent du sang riche, il faut qu'ils soient bien digérés, bien élaborés. Eliminer et digérer les aliments, tel est le rôle de l'estomac. Si le cœur n'a pas bien cultivé son champ, rien ne poussera. De même si l'estomac est malade il digérera mal ou pas du tout. La charrue met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER remet l'estomac dans les meilleures conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du coton ou du sucre; celui qui, grâce au NEWFOUNDLAND BITTER a un bon estomac, récolte : santé, la force, le sang vif, les mouvements libres.

Quelle est la récolte qui vaut le mieux!

Quand les digestions sont rapides et bien faites le sang devient plus riche.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chlorotiques, les jeunes filles pâles et ayant des palpitations de cœur, celles surtout qui ne sont pas encore réglées, et qui tous les mois éprouvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, doivent prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de personnes malades tous les mois doivent à ce bitter de ne plus rien éprouver. Cette notion intimiste nous a été confirmée par trop de personnes dignes de foi pour que nous ne prenions pas la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certaine que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

minés par la fièvre, quand le rôle gonflé, le sang pauvre, devient, s'ils ont la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la conjurer par la quinine, essayer le NEWFOUNDLAND BITTER. Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit ne s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Cela ne nous étonne pas, car le bitter contient des substances anti fébriles, et si on augmente la dose on est sûr de couper les fièvres et de se guérir radicalement.

Les habitants des campagnes qui sont privés de viande et de légumes frais, ceux qui buvent une eau croupissante et odorante, ceux qui ne mangent viande salée ou de riz, tous ces gens là devront prendre tous les jours du NEWFOUNDLAND BITTER, qui soutiendra leur force et leur énergie et combattra l'action nuisible de leur nourriture et du milieu dans lequel ils vivent.

Les personnes qui ont l'habitude de boire dans les bar et celles aussi qui par leur gêne d'affaires sont obligées de boire plus souvent qu'il ne faudrait pour leur santé, feront bien d'adopter comme liqueur de prédilection le NEWFOUNDLAND BITTER.

Jamais ce puissant tonique n'altérera si ne bri lera leur estomac, et après son usage ils n'éprouveront ni envie de vomir le matin, ni langue sèche, ni haleine puante; ils n'auront ni perte d'appétit, aucun de ces symptômes enfin qui dénotent quelquefois si graves et qui attendent tôt ou tard ceux qui boivent en trop grande quantité des liqueurs fortes.

Exciter l'appétit, fortifier l'estomac, enrichir le sang, voilà le devise du NEWFOUNDLAND BITTER.

23 août—

AUGUSTE COUTURIE,
30.....Rue de la Vieille-Levée.....30
Seul Agent pour la vente des
Champagne Cha. Heidsieck & Co.,
Cognac d'Eug. Grégoire & Co.,
Genièvre de Hoeninen & Co., Double Ancre,
—Offre à vendre—
Cognac J. & F. Martell de 1790, 1805, 1820, 1840, 1846, 1854 et E. O. P.
Vins Rouges de Lafon, St-Vivier et St-Emilion.
1er août—1an

RICE BROTHERS & CO.,
IMPORTATEURS ET MARCHANDS
—DE—
Quincaillerie et Coutellerie d'étagères,
AMÉRICAINES ET ÉTRANGÈRES,
Aux Nos 29 et 31 de la rue du Champ, Nouvelle-Orléans, et No 505 Main, coin de Madison, Rochester, aux Nos 145 et 147 de la rue Sainte-Marguerite.
OUTILS de charpentiers et de menuisiers.
MACHINES A COUDRE, de toutes sortes.
ARTICLES CHAUDS, en Bronze, en Surtouts et Chandeliers.
ARTICLES A FAIRE DES CHAUDRONS.
ARTICLES MARCHANDS EN ANGLETERRE.
Un assortiment brillant et varié de Coutellerie de Sheffield, Rasoirs, Ciseaux, Couteaux de poche, Couteaux de table, Fourchettes, Cuillères, Ciseaux, Rasoirs, Ciseaux